

## La Terre, vaisseau spatial ou la Suisse, radeau de sauvetage ?

Par Balthasar Glättli

*S'agit-il simplement de xénophobes qui tentent d'infiltrer le mouvement écologique par la droite ou le mouvement écologique lui-même compte-t-il en son sein des tendances et des positions qui placent une politique antihumaniste sur le devant de la scène ? Voilà la question à laquelle nous avons tenté de répondre, nous, les auteurs du livre « Die unheimlichen Ökologen » (D'inquiétants écologistes). Cet ouvrage est un premier récit succinct, à propos de l'enquête menée par ses auteurs sur les racines d'un mouvement, et pas n'importe lequel, leur propre mouvement. « Le revers de la surabondance est la superfluité de l'être humain ». Ilja Troyanow résume ainsi sa critique de la politique démographique, formulée dans son essai « Der überflüssige Mensch » (L'être humain superflu). Mais qui, quelle histoire et quel courant de pensée se cachent derrière cette politique démographique ?*

### Young White Academic Males

Ils sont jeunes, ils sont blancs, ils sont diplômés et ils sont pour la plupart de sexe masculin. Les premiers membres de Zero Population Growth (ZPG) ne sont pas de ceux qui ont eu la vie dure pendant leur jeunesse. Durant les années 1970, ils embrassent des carrières florissantes aux Etats-Unis, où ils vivent dans la prospérité jusqu'à ce que les masses croissantes de pauvres du tiers-monde déclenchent soudainement des crises alimentaires mondiales, dérèglent le climat ou se laissent tenter à sacrifier leur vie sans valeur dans des guerres par procuration en tant que réservistes de l'armée soviétique, au nom de la victoire d'un socialisme bien réel.

Fondée en 1968 par Paul Ehrlich, biologiste et auteur du pamphlet « La bombe P », l'organisation ZPG se bat aujourd'hui encore (depuis 2002 sous le nom de Population Connection) contre ce qu'elle appelle l'« explosion démographique ». Aujourd'hui encore, cette lutte est menée au nom de la protection de l'environnement – et depuis peu également au nom de l'émancipation des femmes. Les arguments de politique démographique avancés par Population Connection se distinguent avant tout par leur caractère scientifique et donc apparemment neutre, tout comme ceux défendus par les représentants de l'association suisse écologie et population (Ecopop).

### Le pouvoir ensorcelant des formules

Les membres d'Ecopop ne jurent que par la formule magique de Paul Ehrlich  $I=PxAxT$ . Rares sont leurs publications où n'est évoquée au moins une fois la sainte Trinité : population (P), richesse (A=affluence) et technologie (T), dont le produit correspond à l'influence (I=impact) des êtres humains sur l'environnement. Rares les tables-rondes ou les discussions avec des sympathisants de l'initiative où cette formule n'est pas mentionnée. D'ailleurs, dans l'absolu, elle n'est pas erronée ! Mais elle ne constitue pas pour autant une clé d'analyse censée de la réalité ; clé qui nous permettrait, en tant que société, de tirer des conclusions justes et utiles.

Pourquoi ? La cécité idéologique des apologistes d'Ecopop transparait au niveau même de la formule, comme le montre clairement Marcel Hänggi dans sa contribution à notre livre « D'inquiétants écologistes ». Un exemple simple : la mobilité. Bien sûr, il existe un lien entre la mobilité et la consommation d'énergie, de même qu'entre la consommation d'énergie et l'impact environnemental. Bien sûr, l'impact environnemental mondial correspond mathématiquement au produit du nombre de personnes qui sont mobiles par le nombre moyen de kilomètres parcourus et par la quantité de CO<sub>2</sub> générée par la technique moyenne utilisée pour se déplacer. Cependant, cela ne nous avance pas plus que si l'on répondait à la

question de la richesse dans le monde en indiquant la fortune moyenne par habitant sur Terre. En effet, l'information capitale, à savoir qu'1 % de la population mondiale possède plus de 40 % de la fortune mondiale tandis que 50 % de cette population ne cumulent ensemble pas même 1 % de cette richesse (selon Shaxson/Christensens/Mathiason 2012, ces chiffres sont même loin de représenter l'inégalité réelle de la situation, car ces très grosses fortunes dissimulent leurs capitaux dans des niches fiscales), est complètement noyée dans l'indication de la moyenne.

A côté des quelques rares milliers de jet-setteurs de la finance qui parcourent chaque semaine le monde en avion, les millions de personnes qui, dans les pays industrialisés, prennent leur voiture tous les jours pour aller travailler font figure de parangons verts. Quant aux milliards de personnes qui se déplacent pieds nus, en sandales ou peut-être à vélo, leur impact global sur la mobilité mondiale est, malgré leur multitude, tout à fait dérisoire. Ce raisonnement s'applique aussi à la consommation d'énergie : chaque jour, la ville de New York consomme à elle seule autant d'électricité que l'ensemble de la population d'Afrique subsaharienne, l'Afrique du Sud mise à part. Dès lors, quiconque occulte la question de l'égalité ou de l'inégalité est incapable de décrire ou de régler les problèmes environnementaux de façon appropriée.

### **Comme un sentiment intime de surpopulation**

Comment un scientifique de la trempe de P. Ehrlich, qui ne manipule théoriquement pas les formules comme de simples arguments fallacieux, en est-il arrivé à en simplifier une au point de la dénaturer purement et simplement ? L'introduction de son bestseller nous livre un intrigant début de réponse à cette question. Il y est en effet décrit avec une limpidité éloquente quelles sont les motivations à la source de toutes ses formules et évocations de catastrophes : « La bombe P » de Paul Ehrlich commence par un tableau apocalyptique de sa crainte lorsque sa famille et lui traversent en taxi un quartier miséreux de New Dehli. Voici l'extrait dans son intégralité :

« Voici longtemps que, sur le plan *intellectuel*, j'avais pris la mesure de l'explosion démographique; il m'a fallu attendre une certaine nuit d'été à Delhi, voici deux ans, pour avoir *le sentiment* de l'avoir vecue. Je rentrais avec ma femme et ma fille à l'hôtel, dans un taxi vétuste, dont les sièges étaient infestés de puces. Seule la seconde vitesse fonctionnait. Comme nous traversions au pas la ville, nous pénétrâmes dans une zone misérable et surpeuplée. La température dépassait 40° et l'air n'était plus que poussière et fumée. Les rues étaient grouillantes d'hommes. Des hommes qui mangeaient, des hommes qui se lavaient, des hommes qui dormaient. Des hommes qui se rendaient visite, qui discutaient, qui juraient. Des hommes qui tendaient leurs mains à travers la fenêtre du taxi pour mendier. Des hommes qui déféquaient et urinaient. Des hommes qui s'agrippaient aux autobus. Des hommes qui récupéraient leur bétail. Des hommes, des hommes, des hommes, des hommes. Dans notre enclave lente et klaxonnante, nous avançons dans un enfer de poussière, de bruit, de chaleur, de feux de camp. Reverrions-nous jamais notre hôtel ? Tous trois nous étions à vrai dire effrayés, car il semblait que n'importe quoi pût arriver ; mais il n'en était rien, bien entendu. Les familiers de l'Inde riront de notre réaction. Qu'étions-nous après tout sinon des touristes surprivilégiés, inhabitués aux scènes et aux sons de l'Inde? Cela se peut, il n'empêche que c'est depuis cette nuit-là que j'ai *le sentiment intime* de ce qu'est la surpopulation. » (Ehrlich, 1-2)

Le « sentiment intime de surpopulation » se révèle ici au moyen de la crainte, pour des touristes occidentaux dans un quartier miséreux, de ne pas arriver sains et saufs à bon port dans leur hôtel. Une pointe d'autocritique apparaît dans l'avant-dernière phrase..., mais est

immédiatement balayée par le sentiment qui fait irruption. Un sentiment qui met le doigt sur ce que dissimule la formule. En effet, quiconque parle de « trop de gens » ne pense généralement pas à soi-même ni à ses propres enfants. Les gens en trop, ce sont toujours les autres. Des hommes, des hommes, des hommes, des hommes.

### **Tous pareils, tous différents ?**

Le mouvement écologique moderne, né aux Etats-Unis vers la fin des années 1960, s'est également imposé grâce à une image marquante : l'icône d'un vaisseau spatial Terre solitaire, naviguant dans le noir de l'univers. Celle-ci a d'ailleurs donné lieu à une révolution copernicienne à l'envers : « la Terre, qui n'était depuis Copernic qu'une planète parmi d'autres, est redevenue un objet unique dans l'univers, à la fois beau et fragile » (J. Radkau, 324, c'est nous qui traduisons).

Alors que dans l'Europe d'après-guerre, l'on se souvient surtout des décennies qui ont suivi la Seconde guerre mondiale, marquées par une croissance record, comme d'une période de miracle économique, c'est aux Etats-Unis que sont apparus en premier les effets négatifs de cette croissance économique incessante. Et c'est à ce moment que P. Ehrlich a établi un lien direct entre croissance démographique et crise environnementale : « trop de voitures, trop d'usines, trop de produits phytosanitaires, de plus en plus de traînées de condensation, manque d'installations de traitement des eaux usées, manque d'eau, trop de dioxyde de carbone : toute une série de problèmes que l'on peut aisément imputer à une population trop importante »

Voilà exactement l'argumentaire avancé aujourd'hui par les partisans de l'initiative Ecopop, suivant scrupuleusement la tradition du premier rapport sur les limites de la croissance publié par le Club of Rome, lui-même élaboré sur la base d'un modèle mathématique qui résumait les différents modes de vie et systèmes économiques à de simples valeurs moyennes mondiales. Les « inquiétants écologistes » ne font pas mieux : dans leur analyse, ils commencent à tort par mettre tous les habitants de la planète au même niveau, comme des milliers de fourmis dans une seule et même fourmilière, avant de les traiter ensuite différemment. Il s'agit de protéger son propre îlot de prospérité, de défendre ses propres standards de vie et donc de repousser les étrangers et de réguler leur natalité. En effet, les partisans de cette idéologie savent bien que leur propre mode de vie n'est pas applicable au monde entier.

A l'inverse, une écologie émancipatrice s'élève précisément contre cette répartition inégale et cette injustice, qui ne se reflètent pas uniquement sur le plan économique mais aussi sur ceux de la consommation des ressources naturelles et de l'exposition aux risques de catastrophes environnementales – une écologie qui revendique une politique prônant l'égalité entre tous les êtres humains, en exigeant une solidarité et un partage équitable des biens communs et des ressources naturelles dans le monde.

### **Culturalisme justifié écologiquement**

L'effroi monte encore d'un cran lorsque des courants de pensée écologiques sont croisés avec la théorie de la nouvelle droite. Alain de Benoist, qui en est à l'origine, s'éloigne d'un racisme basé sur la supériorité raciale et croit davantage à des systèmes locaux formant des ensembles unis dont l'organisation stable et ordonnée est menacée par l'extérieur. Selon cette idéologie, le peuple et la race ou en l'occurrence la culture sont naturellement liés, sur le plan géographique, à un pays, à une région et à une patrie donnés. La devise ne s'intitule donc plus « Vive les Aryens » mais « La Suisse aux Suisses et l'Afrique aux Africains ». En revanche, la « lutte contre toute forme de métissage » demeure.

Ainsi, libérée de la fixation « non scientifique » sur le sang et l'héritage génétique, la pensée anti-égalitaire – l'idée d'une unité naturelle entre un peuple et une terre – refait surface sous les traits du culturalisme, une sorte de « racisme sans races ». De même qu'en son temps le racisme classique, le culturalisme est à la fois un outil d'analyse, une méthodologie et une justification. En lieu et place de la lutte des races surgit la lutte des cultures. En guise de justification théorique sont avancés des connaissances sur la nature de l'appartenance ou de la non-appartenance et sur la nécessité naturelle de cette distinction, tandis que sur le plan de l'application politique et pratique de cette doctrine, des faits erronés préétablis concernant la « réalité » naturelle mais non encore réalisée sont activement adaptés, souvent avec violence. Le culturalisme fabrique ainsi le mode de vie qu'il entend protéger. En termes de justificatif d'exclusion, la supériorité raciale, considérée comme obsolète, se voit donc reléguée au second plan au profit d'un comportement culturaliste ou nationaliste, érigé en comportement « naturel ».

### **D'où viendra la libération ?**

Pour libérer la pensée des errements de la politique démographique, il suffit à chacun et chacune de se demander de façon critique quels aspects renferme le terme de « population ». Libérer de leur exploitation concrète les êtres humains et la nature constitue en revanche un défi politique colossal. Une chose en tout cas semble certaine : la libération des êtres humains est indissociablement liée à celle de la nature.

La question de savoir quel type de société et quel modèle économique nous souhaitons pour atteindre cet objectif est cruciale. Certes, il nous est possible de gagner un peu de temps grâce à des solutions techniques, mais celles-ci ne permettront de surmonter, même avec les bonnes structures politiques de soutien, ni les contradictions liées à la suraccumulation ni l'absence de perspectives d'une croissance économique unidimensionnelle.

Aujourd'hui, le capitalisme consumériste ne se contente pas de produire une surabondance de biens et de déchets qui met en péril les ressources naturelles, il transforme en outre toutes les personnes qui ne jouent pas un rôle suffisamment important en tant que forces productives ou consommateurs économiquement exploitables en « personnes superflues ». De façon tout aussi inhumaine et aussi mensongère que Malthus entendait combattre la pauvreté en éliminant les pauvres, les écologistes qui s'appuient sur la politique démographique cherchent ainsi à vaincre les problèmes découlant de la surabondance en éliminant ces « personnes superflues ».

### **L'auteur**

Balthasar Glättli, 1972, Conseiller national depuis 2011 et président du groupe des verts. De 2003 à 2010 il était secrétaire général de l'ONG Solidarité sans frontières. Il est co-auteur du livre

Glättli, Balthasar / Pierre-Alain Niklaus: *Die unheimlichen Ökologen. Sind zu viele Menschen das Problem?* Rotpunktverlag, 2014, 176 Seiten, Fr. 25,00 (eBook: Fr. 15); [www.unheimliche-oekologen.ch](http://www.unheimliche-oekologen.ch)

### **Littérature citée et recommandée :**

Barnett, Larry D. (1971): „Zero Population Growth, Inc.“, *BioScience* 21/14, S. 759–765.

- Birg, Herwig (1991): Der Konflikt zwischen Spaceship Ethics und Lifeboat Ethics und die Verantwortung der Bevölkerungstheorie für die Humanökologie, Bd. 40, Dokumentationen, Informationen, Meinungen, [pub.uni-bielefeld.de/publication/1783025](http://pub.uni-bielefeld.de/publication/1783025)
- Ehrlich, Paul R. (1972): La Bombe P, Paris(?): Fayard/Collection Les Amis de la Terre.
- Geden, Oliver (1996): Rechte Ökologie: Umweltschutz zwischen Emanzipation und Faschismus, Antifa Edition, Berlin: Elefanten Press.
- Glättli, Balthasar und Pierre-Alain Niklaus (2014): Die unheimlichen Ökologen: Sind zuviele Menschen das Problem?, Zürich: Rotpunktverlag.
- Hafner, Urs (2013): «Überzählig sind immer die Anderen»: Interview mit Shalini Randeria, Neue Zürcher Zeitung vom 29.4.2013, [www.nzz.ch/wissen/bildung/ueberzaehlig-sind-immer-die-anderen-1.18072764](http://www.nzz.ch/wissen/bildung/ueberzaehlig-sind-immer-die-anderen-1.18072764)
- Heim, Susanne und Ulrike Schaz (1996): Berechnung und Beschwörung: Überbevölkerung - Kritik einer Debatte, Berlin: Verlag der Buchläden Schwarze Risse/Rote Strasse.
- Jahn, Thomas und Peter Wehling (1991): Ökologie von rechts. Nationalismus und Umweltschutz bei der Neuen Rechten und den »Republikanern«, Frankfurt am Main, New York: Campus.
- Le Bras, Hervé (1998): Le démon des origines. Démographie et extrême droite, La Tour d'Aigues: éditions de l'Aube.
- Le Bras, Hervé (2009): Vie et mort de la population mondiale, Paris: Editions Le Pommier.
- Mackensen, Rainer und Jürgen Reulecke (Hrsg.) (2005): Das Konstrukt «Bevölkerung» vor, im und nach dem «Dritten Reich», 1. Aufl., Wiesbaden: VS Verlag für Sozialwissenschaften.
- oekom e.V. (Hrsg.) (2012): Ökologie von rechts: braune Umweltschützer auf Stimmenfang, Bd. 131, Politische Ökologie, München: oekom Verlag.
- Piketty, Thomas (2014): Capital in the twenty-first century, Cambridge Massachusetts: The Belknap Press of Harvard University Press.
- Radkau, Joachim (2011): Die Ära der Ökologie : eine Weltgeschichte, München: Beck.
- Schulze, Annett und Thorsten Schäfer (2012): Zur Re-Biologisierung der Gesellschaft: menschenfeindliche Konstruktionen im Ökologischen und im Sozialen, 1. Aufl., Aschaffenburg: Alibri.
- Shaxson, Nicholas, John Christensen und Nick Mathiason (2012): Ungleichheit: Mehr als die Hälfte bleibt im Verborgenen, Tax Justice network, [www.taxjustice.net/cms/upload/pdf/Deutsch/TJN2012\\_UngleichheitOffshore.pdf](http://www.taxjustice.net/cms/upload/pdf/Deutsch/TJN2012_UngleichheitOffshore.pdf)
- Trojanow, Ilija (2013): Der überflüssige Mensch, Unruhe bewahren, Residenz.